voir aucune question incertaine, de ne douter de rien en médecine. Douter de tout, ne douter de rien, voilà les deux extrêmes dont il est facile de faire justice. Mais, entre ces deux extrêmes, il est une foule de degrés, et pour déterminer le vrai juste-milieu de cette longue chaîne, il faut une somme de connaissances que possèdent seuls les hommes qui, à un génie vraiment supérieur, unissent une expérience plus vaste, plus étendue, plus précise, plus éclairée que celle du vulgaire des savants. Et, comme l'appréciation de la valeur scientifique des hommes est elle-même l'un des plus ardus problèmes qui se puissent rencontrer, et que partant sa solution est le plus souvent erronée, il s'ensuit que tel qui passe pour être le reprétant du véritable juste-milieu ne l'est nullement, et que ce représentant n'est autre, au contraire, qu'un de ces hommes à conviction qui portent seuls le nom d'exagérés, d'exaltés, etc., comme si le doute n'avait pas son exagération tout aussi bien que la conviction.

En effet, le lecteur n'a pas oublié que l'histoire des révolutions scientifiques nous apprend que tel savant dont la conviction fut autrefois considérée comme une hérésie, comme une croyance d'enthousiaste ou d'insensé, a été généralement regardé plus tard comme le représentant de la vérité, c'est-à-dire du juste-milieu par excellence. Combien d'hommes qu'on accuse aujourd'hui de convictions exagérées ou prématurées, seront un jour les représentants de nouvelles vérités dont la masse du vulgaire doutait de leur temps!

Il résulte des précédentes réflexions qu'en exprimant par les mots juste-milieu, éclectisme, ce qu'on désignait vulgairement sous les noms de vérité, de raison, tout le monde prétend être dans ce juste-milieu, dans cet éclectisme, comme avant l'emploi de ces mots, tout le monde croyait avoir la vérité et la raison de son côté. Quand on

se sert de mots aussi vagues, aussi généraux, et qu'on se dispute sur un pareil terrain, on peut être certain que les disputes dureront longtemps.

Quoiqu'il en soit, s'il est bien vrai que parmi les hommes qui font autorité en matière de médecine, il existe une foule d'opinions générales et spéciales, ou directement opposées, ou simplement différentes, quelle sera la triste condition de ceux qui, ne pouvant pas consulter les grands maîtres, c'est-à-dire les faits, chercheront cependant la vérité de bonne foi et avec toute l'ardeur qu'inspire ordinairement la jeunesse? L'empire de la science, en proie à une guerre civile d'un nouveau genre, deviendra une arène où souvent, de chaque côté, on verra les combattants servir plus les hommes que la vérité. Ces disputes médicales, malheureusement plus communes et plus vives que celles des autres sciences naturelles, sont les inévitables accidents des progrès de la science: ce sont comme les orages qui en purifient l'atmosphère; il faut donc les supporter avec résignation.

Dans les grandes et violentes discussions que soulèvent les révolutions scientifiques, une masse assez considérable d'hommes honorables ne se trouvant pas suffisamment éclairés pour prendre une résolution décisive, qui expose à une responsabilité plus ou moins sérieuse, forment ce parti dit éclectique auquel obéit le public médical, jusqu'au moment où la vérité ait brillé dans tout son jour, ait éclaté dans toutes a force (1).

<sup>(1)</sup> Le vrai mouvement de la science ne commence qu'à cette époque. Jusque-là, les opinions contradictoires se faisant pour ainsi dire équilibre, la science était restée stationnaire, et le doute est vraiment l'image de cette sorte d'immobilité active due à la neutralisation réciproque des opinions divergentes.

On pourrait donc appliquer aux questions de progrès et d'immobilité

Les résistances qu'éprouvent ainsi les vérités nouvelles sont faciles à concevoir à quiconque s'est un peu familiarisé avec l'étude de l'esprit et du cœur humain. Ces réformes ébranlent trop brusquément les anciennes opinions, elles choquent trop vivement les vieux préjugés pour ne pas en éprouver une réaction plus ou moins forte. Il serait, sans doute, à désirer que l'humanité ne procédât pas brusquement, mais au contraire, par des efforts gradués, à la conquête de nouvelles vérités (1). Mais,

scientifique, les principes de la statique et de la dynamique proprement dites : il suffit pour cela de considérer les opinions comme des forces et la science comme un point qu'elles sollicitent. Ainsi, l'action de ces forces diverses est nulle quant au mouvement, elles laissent pour ainsi dire la science en repos, lorsqu'elles s'entredétruisent. C'est là un équilibre scientifique. Le cas le plus simple de ce statu quo, de cette immobilité scientifique est celui où deux opinions directement opposées sont égales en puissance. Si les deux opinions ne sont pas diamètralement opposées, si elles sont en quelque sorte obliques l'une à l'autre, la science se meut dans une direction moyenne, véritable résultante en dynamique scientifique. Si les deux opinions sont inégales en force et en puissance, la science se meut dans le sens de la plus énergique, en perdant de son intensité une somme égale à celle de la force moindre, c'est-à-dire, comme s'il était sollicité par la différence d'action qui existe entre les deux opinions.

Dans son Essai philosophique sur le calcul des probabilités (page 48), Laplace considère comme des mouvements les actions psycologiques ellesmêmes, et les assujettit aux lois de la dynamique. Selon lui, presque toutes les comparaisons que nous tirons des objets matériels, pour rendre sensibles les choses intellectuelles, sont au fond des identités: il dit positivement que l'hésitation entre des motifs opposés, est un équilibre de forces égales.

(1) Poursuivant sa comparaison des objets matériels avec les choses intellectuelles, Laplace dit, à cette occasion: « Les changements brusques a que l'on produit dans le sensorium, éprouvent la résistance qu'un sys-« tème matériel oppose à des changements semblables; et si l'on veut

« éviter les secousses et ne pas perdre de force vive, il faut agir comme

a dans ce système, par nuances insensibles. »

Heureusement que la force vive des générations est inépuisable, et que les résistances qu'elle ne peut surmonter à une époque, lui cédent plus tard.

encore une fois, il paraît que telle n'est pas la loi qui a été imposée à notre nature, puisque la plupart des grandes révolutions scientifiques n'ont pu s'accomplir sans de violentes secousses, et partant sans une grande déperdition de force vive.

Il serait d'une haute importance de pouvoir déterminer, d'une manière rigoureuse, les diverses conditions d'où naissent quelquefois tant d'opinions diverses sur une seule et même question (tot capita, tot sensus), dans les sciences d'observation en général, et dans la médecine en particulier. Il en est quelques-unes qu'on peut indiquer.

1º Il est indubitable que, toutes choses étant d'ailleurs égales, les opinions et la forme de leur expression varieront selon les dispositions primordiales que l'esprit de conviction a reçues de la nature chez les divers individus.

2º Il n'est pas moins certain que la dissidence d'opinion tient souvent à ce que les hommes n'ont pas tous étudié les questions en litige avec la même attention, et ne possèdent pas tous la même somme de faits ou de données à ce sujet. Nous croyons par conséquent qu'on peut, avec les restrictions convenables, appliquer à certaines questions médicales, les réflexions suivantes de Laplace. Après avoir dit que « la croyance ou l'adhésion que nous donnons « à une proposition est ordinairement fondée sur l'évi- « dence, sur le témoignage des sens, ou sur des proba- « bilités, et que dans ce dernier cas son degré de force dé- « pend de celui de la probabilité qui dépend elle-même « des données que chaque individu peut avoir sur l'objet « de son jugement, » Laplace poursuit ainsi :

« Dans les choses qui ne sont que vraisemblables, la « différence des données que chaque homme a sur elles, « est une des causes principales de la diversité des opi-« nions que l'on voit régner sur les mêmes objets.

« C'est ainsi que le même fait, récité devant une nom-« breuse assemblée, obtient divers degrés de croyance, « suivant l'étendue des connaissances des auditeurs. Si « l'homme qui le rapporte en est intimement persuadé, « et si, par son état et son caractère, il inspire de la con-« fiance; son récit, quelque extraordinaire qu'il soit, « aura, pour les auditeurs dépourvus de lumière, le « même degré de vraisemblance, qu'un fait ordinaire « rapporté par le même homme, et ils lui ajouteront une foi a entière. Cependant si quelqu'un d'eux sait que le même « fait est rejeté par d'autres hommes également respecta-« bles, il sera dans le doute ; et le fait sera jugé faux par les « auditeurs éclairés quile trouveront contraire, soit à des « faits bien avérés, soit aux lois immuables de la nature. « C'est à l'influence de l'opinion de ceux que la multi-« tude juge les plus instruits, et à qui elle a coutume de « donner sa confiance sur les plus importants objets de la « vie, qu'est due la propagation de ces erreurs qui, dans « les temps d'ignorance ont couvert la face du monde. La « magie et l'astrologie , nous en offrent deux grands « exemples. Ces erreurs, adoptées sans examen, et « n'ayant pour base que l'esprit de croyance, se sont « maintenues pendant très longtemps, jusqu'à ce qu'en-« fin le progrès des sciences les ait détruites. »

Oui, ces réflexions de l'illustre auteur de la Mécanique céleste sont d'une grande justesse, et il ne faut pas les oublier, quand il s'agit de la philosophie des opinions humaines en général. Oui, sans doute, en médecine particulièrement, les opinions sont plus ou moins certaines selon les lumières naturelles ou acquises des hommes, de même que selon les lumières des générations. Et comme il est bien vrai qu'en médecine ainsi qu'ailleurs, la propagation des erreurs est due principalement à l'influence de l'opinion de ceux que la multitude juge les plus instruits,

de quelles erreurs ne doit point être infestée une grande partie de ces générations médicales, qui ont sucé pour ainsi dire les doctrines de ces ignorants, ou de ces trompeurs que la multitude jugeait les plus instruits! Mais le voile finit par tomber tôt ou tard; les bons esprits comprennent que le vulgaire proprement dit est fort mauvais juge en médecine, et qu'il ne lui arrive que trop souvent, surtout dans les temps ou la presse et la parole ne sont pas libres, de juger les plus instruits, ceux qui ne méritent d'autre palme que celle de l'ignorance et de la médiocrité. C'est par leurs œuvres qu'il faut juger les médecins comme les autres hommes.

Il est digne de remarque qu'en général, les hommes éclairés qui arrivent le plus promptement à la conviction dans les choses susceptibles de démonstration, sont aussi les premiers à douter de ces croyances et de ces préjugés absurdes qui se disputent l'aveugle crédulité du vulgaire. De ce doute, ils ne tardent pas à s'élever jusqu'à la négation, qui n'est pour ainsi dire que l'une des formes par lesquelles se révèle la conviction.

En médecine donc, comme dans toutes les sciences analogues, la certitude, la vraisemblance, la probabilité d'une chose, sont des états, jusqu'à un certain point, relatifs aux personnes, aux temps, etc. La différence des lumières, des données que l'on possède sur les questions qu'il s'agit de juger, est un élément d'une valeur immense, et auquel on ne fait pas toujours assez d'attention. Privés des conditions nécessaires pour bien apprécier les médecins et la médecine, les gens du monde tombent, à chaque instant, dans les plus grossières erreurs sur la matière qui nous occupe. Pour eux, les choses les plus absurdes, telles que les miracles du magnétisme, de l'homœopathie, et de mille pratiques pareilles, marchent sur la même ligne que les véritables méthodes thérapeutiques.

Puisque dans les sciences de faits et d'observation en général et en médecine particulièrement, la certitude est l'état définitif, et le doute un état purement transitoire, pour franchir l'intervalle qui sépare le doute de la certitude, il faut en appeler à de nouveaux faits. Mais, dira-ton, quel est le nombre de faits nécessaires pour donner force de certitude à une opinion ? Il est impossible de répondre, d'une manière précise, à cette question. En effet, d'une part, les opinions roulent sur des sujets plus ou moins difficiles, et l'esprit de conviction n'est pas le même chez tous les hommes. Or, il est clair que plus les sujets sont obscurs et compliqués, plus il faut de faits pour entraîner la conviction; que plus les esprits sont réfractaires à la conviction, plus aussi la somme des faits doit être considérable. Enfin, les faits eux-mêmes sont plus ou moins convaincants, selon qu'ils ont été recueillis avec plus ou moins d'exactitude. Il est des cas où un seul fait bien observé, bien interprété, porte avec soi la conviction. Il est d'autres cas ou dix, vingt, trente faits ne convainquent point, parce qu'ils manquent de détails, de circonstances capitales, etc.

Au reste, ce n'est qu'en descendant dans les particularités de la science, qu'on peut trouver l'application des principes que nous venons de poser. Nous y renvoyons donc, mais auparavant nous recommandons au lecteur de méditer les réflexions suivantes, qui rentrent dans notre sujet, et dont le fond se trouve dans l'Essai philosophique sur les probabilités.

Puisque, comme l'a très bien vu Laplace, c'est une sorte de vérité mathématique que les nouvelles convictions ne se font jour dans les intelligences qu'à travers les résistances que leur opposent et les anciennes opinions d'une part, et les passions et les intérêts de l'autre, il est tout naturel que ces convictions s'emparent plus facilement de l'esprit des nouvelles générations, chez lesquelles les causes de résistance se rencontrent à leur minimum.

C'est donc chez les jeunes gens que les nouveaux progrès doivent surtout chercher de généreux défenseurs. C'est aux générations nouvelles qu'est spécialement réservé l'insigne honneur de faire triompher les convictions si laborieusement enfantées parces génies privilégies, dont la nature est avare, et dont les grands noms marquent les différentes ères scientifiques. Qu'elles n'oublient jamais que souvent le seul crime des hommes persécutés par leurs contemporains, fut d'avoir été doués d'un génie plus percant que le reste des hommes. Ces aigles de la science, qui voient plus vite et plus loin que les autres hommes, seraient-ils donc les seuls pour lesquels on violerait la sainte loi de la tolérance? Faut-il réserver toute son admiration pour ces savants qui ne nous représentent la science qu'avec un bandeau sur les yeux, et qui, comme certains oiseaux nocturnes, ne peuvent supporter la vive lumière de la conviction? Sachons douter, je le répète, quand les faits n'ont pas assez parlé, mais sachons aussi nous avouer convaincus quand, par une suffisante interrogation, nous les avons forces à nous révéler la vérité. Or, comme on l'a dit avec raison, les faits ne sont muets que pour ceux qui ne savent pas les interroger. On serait étonné au dernier point, si l'on savait combien de doutes sur des questions de fait sont évidemment dus à l'ignorance, à l'incompétence, à la paresse de ceux qui, les ont. C'est une grande et commune erreur de prendre les doutes de certains auteurs pour l'expression réelle de l'état de la science (1). des circes al diversal unit man

<sup>(1)</sup> Ce n'est point pour les questions de fait que Montaigne lui-même a donné le doute comme le dernier mot de la science. Que s'il s'agit de l'essence même et des causes premières des phénomènes, choses qui échappent

Au reste, nous ne saurions trop le redire: tenons-nous toujours bien en garde contre cette tendance à l'exagération, à laquelle la plupart des hommes sont enclins, mais sans perdre de vue que l'exagération du doute n'est pas plus philosophique que celle de la conviction.

Loin de nous surtout cette orgueilleuse manie qui porte certains hommes à croire uniquement à leur propre expérience, et à révoquer en doute celle des autres! Il serait bon de faire rentrer en eux-mêmes ces Narcisse d'une nouvelle espèce, qui s'extasient devant leurs œuvres et dédaignent celles des autres, au point de ne vouloir pas même se donner la peine de les examiner.

## ARTICLE V.

Sources des erreurs en Médecine.

Etant données les sources de la vérité dans les sciences physiques dont la médecine fait partie, on connaît par cela même celles de l'erreur. La source de l'erreur est double ici comme celle de la vérité: on se trompe, en effet, tantôt parce qu'on a mal observé et tantôt parce qu'on a mal raisonné ou philosophé. Il existe en un mot des erreurs de fait et des erreurs de théorie ou d'explication.

Le champ de l'erreur est d'ailleurs immense en médecine, puisque, comme nous le savons, les divers objets sur lesquels s'exerce cette science n'ont, en quelque sorté, d'autres limites que celles de la nature elle-même. On est exposé à se tromper dans l'observation et l'appréciation des causes si diverses qui modifient l'économie

à tous nos moyens d'observation et de calcul, on peut à leur égard, dire, avec le philosophe périgourdin, que l'ignorance et l'incuriosité sont un mol et doux chevet pour reposer une tête bien faite.

vivante; dans l'observation et l'appréciation des symptômes, dans la détermination du siège et de la nature des maladies, dans les indications thérapeutiques, et dans le choix des moyens qu'elles réclament, etc., etc.

Néanmoins, les erreurs ne se glissent pas avec la même facilité dans toutes les parties de la médecine indistinctement. Rien n'est plus facile assurément que de se tromper quand il s'agit de discuter et de résoudre les problèmes les plus élevés de la pathologie générale; mais il n'en est pas ainsi de plusieurs questions de pathologie spéciale. Ainsi, par exemple, lorsqu'on a de l'habitude, du tact, et qu'on apporte à l'examen des malades toute l'attention nécessaire, on peut décrire avec exactitude les divers changements mécaniques et physiques, que les maladies apportent dans les organes et les fonctions soumis à l'exploration. Mais si l'on n'est pas bien familiarisé avec les diverses méthodes d'observation, si l'on ne les applique pas avec toute l'attention nécessaire, si l'on néglige l'examen de quelque organe, dans combien de graves erreurs ne peut-on pas tomber, et que de phénomènes importants peuvent-être négligés! Et pour n'en citer qu'un exemple, c'est ainsi que, jusqu'à ces derniers temps, on avait méconnu l'existence de ces bruits anormaux divers, qui se passent dans l'intérieur du cœur et du péricarde chez la grande majorité des individus atteints d'un violent rhumatisme articulaire aigu, et que par suite on avait ignoré la coïncidence de l'endocardite et de la péricardite avec cette espèce de rhumatisme.

Mais si les phénomènes les plus sensibles, et pour ainsi dire les plus grossiers des maladies sont faciles à observer et à décrire, il n'en est pas ainsi des phénomènes plus profonds, plus cachés, plus délicats, dont elles sont accompagnées. Or, que d'erreurs peuvent être commises en pareille matière!